

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 64

# LA FOLIE ET LE SUICIDE

## DE GÉRARD DE NERVAL

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*présentée et soutenue publiquement le Mardi 23 décembre 1930*

PAR

**Samuel-Gustave CLERC**

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à MIREBEAU (Vienne), le 6 février 1905.

|                        |   |                             |            |
|------------------------|---|-----------------------------|------------|
| Examineurs de la Thèse | { | MM. ABADIE, professeur..... | Président. |
|                        |   | MAURIAC, professeur .....   | Juges.     |
|                        |   | PERRENS, agrégé .....       |            |
|                        |   | PIÉCHAUD, agrégé .....      |            |

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930





Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41548427\\_0092](https://archive.org/details/IA41548427_0092)



UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

---

1930-1931, — N° 64

---

# LA FOLIE ET LE SUICIDE

## DE GÉRARD DE NERVAL



THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*présentée et soutenue publiquement le Mardi 23 décembre 1930*

PAR

**Samuel-Gustave CLERC**

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à MIREBEAU (Vienne), le 6 février 1905.

---

|                        |   |                             |                   |
|------------------------|---|-----------------------------|-------------------|
| Examineurs de la Thèse | { | MM. ABADIE, professeur..... | <i>Président.</i> |
|                        |   | MAURIAC, professeur .....   | } <i>Juges.</i>   |
|                        |   | PERRENS, agrégé .....       |                   |
|                        |   | PIÉCHAUD, agrégé .....      |                   |

---

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

---

1930

# FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX



M. SIGALAS..... Doyen.

## PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,  
BARTHE, LE DANTEG, DENIGÈS.

## PROFESSEURS

MM.

Clinique médicale..... N.  
id..... CASSAET.  
Clinique chirurgicale..... CHAVANNAZ.  
id..... BÉGOUIN.  
Pathologie et thérapeutiques générales... CARLES.  
Clinique d'accouchements..... ANDÉRODIAS.  
Anatomie pathol. et microscopie clinique. SABRAZÈS.  
Anatomie..... VILLEMIN.  
Anatomie générale et histologie..... G. DUBREUIL.  
Physiologie..... PACHON  
Hygiène..... AUCHÉ.  
Médecine légale et déontologie..... LANDE.  
Electroradiologie et clin. d'électricité médic. RÉCHOU.  
Chimie..... CHELLE.  
Botanique et matière médicale..... BEILLE.  
Pharmacie..... DUPOUY.

MM.

Zoologie et parasitologie..... MANDOUL.  
Médecine expérimentale..... MAURIAC.  
Clinique ophtalmologique..... TEULIÈRES.  
Clinique chirurg. infantile et orthopédie... ROCHER.  
Clinique gynécologique..... GUYOT.  
Clinique méd. des maladies des enfants.. CRUCHET.  
Chimie biologique et médicale..... DELAUNAY.  
Physique médicale et pharmaceutique... SIGALAS.  
Médéc. coloniale et clin. des mal. exotiques. BONNIN.  
Clinique des malad. cutanées et syphilitiques. PETGES.  
Clinique des maladies des voies urinaires. DUVERGEY  
Clinique des malad. nerveuses et mentales. ABADIE.  
Clinique d'oto-rhino-laryngologie..... PORTMANN.  
Toxicologie et hygiène appliquée..... LABAT.  
Hydrologie thérapeutique et climatologie.. SELLIER.

MM. MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

## AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.

Anatomie..... DUBECQ.  
id..... DUFOUR.  
Histologie..... LACOSTE.  
Anatomie pathologique..... MURATET.  
Parasitologie et sciences naturelles..... R. SIGALAS.  
Médecine générale..... CREYX.  
id..... N.  
id..... AUBERTIN.  
id..... DAMADE  
id..... PIÉCHAUD.  
id..... DELMAS-MARSALET.

MM.

Maladies mentales..... PERRENS.  
Chirurgie générale..... PAPIN.  
id..... JEANNENEY.  
id..... CHARRIER.  
id..... LOUBAT.  
Obstétrique..... PERY.  
id..... N.  
Ophtalmologie..... BEAUVIEUX.  
Dermatologie et syphiligraphie..... JOULIA.  
Pharmacie..... GOLSE.  
Chimie générale pharmaceut. et toxicologie. VITTE.

## COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.

Clinique dentaire..... CAVALIÉ.  
Médecine opératoire..... PAPIN.  
Accouchements..... N.  
Ophtalmologie..... CABANNES.

MM.

Puériculture..... FAUGÈRE.  
Démonstrations et préparations pharmac.. N.  
Pharmacie chimique..... GOLSE.  
Zoologie et parasitologie..... R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

JE DEDIE CE TRAVAIL  
A MA FAMILLE  
TOUT ENTIERE ISSUE DE LA TERRE POITEVINE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR J. ABADIE

*Professeur de Clinique des maladies nerveuses et mentales  
à la Faculté de médecine de Bordeaux,  
Officier de la Légion d'honneur,  
Décoré de la croix de guerre,  
Officier de l'Instruction publique.*

# LA FOLIE ET LE SUICIDE

## DE GÉRARD DE NERVAL

---

### INTRODUCTION

---

Pour tenter d'établir un diagnostic relatif à la psychose dont fut atteint Gérard de Nerval, si tant est qu'il fut atteint de quelque psychose, d'une part deux sortes de documents étaient à notre disposition et, d'autre part, s'imposait la recherche de deux sortes de symptômes.

Ces deux sortes de documents étaient d'abord l'œuvre de l'écrivain avec sa correspondance, ensuite les divers témoignages de ses contemporains, les mémoires et les souvenirs.

Les deux sortes de symptômes étaient les signes cliniques et les signes psychologiques.

Les mémoires et les souvenirs ont été mis à contribution par les nombreux biographes de Gérard de Nerval : Gauthier-Ferrières, en 1906 et, plus récemment, Aristide Marie, en 1914, grâce à des documents inédits, en particulier la correspondance publiée par Jules Marsan, en 1911, sont ceux dont les ouvrages sont les plus importants, et auxquels nous avons fait les plus larges emprunts.

C'est dans cette série de documents que nous avons pu particulièrement rechercher les signes cliniques. Malheureuse-

ment, parmi ces littérateurs, il n'y avait pas de médecins, et les mots n'ont pas toujours la même valeur pour ceux-ci et pour ceux-là. A l'imprécision qui résultait ainsi de l'expression, nous devons en ajouter une autre, toute chronologique : peu de dates y sont indiquées, alors que la notion du temps est essentielle en clinique pour connaître de l'évolution des signes, pour les apprécier et les interpréter.

Quant aux signes psychologiques, il nous fallait compter avec le climat de l'époque, plus particulier encore à cause du milieu où vécut Gérard. Les « lions » du romantisme, les témoins immédiats de son existence, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Théodore de Banville, Maxime Ducamp, Georges Bell, regardaient la vie sous des angles dont l'ouverture ne nous est plus commune. Si leur esprit, à chacun d'eux, était sain, l'espèce de folie collective que constitue le romantisme modifiait les critères de leur jugement. Leur idéal n'était sans doute pas tout à fait conforme à ce que nous appelons le normal ou le raisonnable.

Au contraire, l'œuvre tout autobiographique de Gérard de Nerval semblait être une mine inépuisable aussi bien de renseignements sur ses actes que sur les pensées et les idées témoignant de son activité et de son orientation intellectuelle.

Quant à l'exactitude des premiers, nous ne saurions mieux dire que M. Aristide Marie, dans la préface de son étude :

« Il y a tant d'ineffables charmes en ces mémoires, où le rêve se mêle confusément à la vie, que la plupart de ses biographes se sont bornés à les paraphraser sans plus de contrôle. Cependant, l'âme discrète qui répugnait à toute vaine notoriété a moins cherché à s'y révéler qu'à exprimer en termes émus le petit monde illusoire qu'elle reflétait. Aussi l'historien, jaloux de concrète exactitude, doit-il se méfier de ces images, ne consulter qu'avec réserve l'autobiographie qui semble résumer les pages les plus exquises de l'œuvre de Gérard; tout au plus doit-il y trouver quelques jalons précieux pouvant orienter ses recherches, y saisir çà et là quel-

ques fils de la trame dont le poète a tissé le voile merveilleux. » (1).

Il reste les seconds. Au cours des lectures que nous avons faites, nous nous sommes laissé si souvent prendre aux charmes de la prose limpide, nous avons laissé si aisément le rêve du poète se mêler à notre rêverie, que nous entrevoyons quelle témérité il y aurait à se croire impartial et clairvoyant, étant donné de plus notre inexpérience de la vie et de la psychiatrie.

Par ce qui précède, nous avons voulu montrer quelle difficulté nous avons rencontrée dans l'établissement d'une documentation précise. La difficulté n'était pas moindre ensuite d'interpréter les faits parvenus à notre connaissance par l'intermédiaire de témoins, de faits vieux d'un siècle, déformés déjà par l'anecdote et la légende.

Si la folie de Gérard de Nerval était une notion courante pour ses contemporains, c'est qu'il avait dû subir, vers l'âge de 30 ans, un internement; c'est que, dix ans après, son humeur devint si bizarre, ses actes si extravagants, qu'il dut subir deux autres internements, qu'il dut ne cesser de se soigner ensuite pendant cinq ans. La mort violente qui termina sa vie, et qu'on mit sur le compte d'un suicide, ne put que confirmer cette opinion.

Ce sont ces faits bien connus que nous essaierons d'analyser dans un premier chapitre afin d'en tirer les éléments d'un diagnostic clinique.

Nous tenterons de justifier ce diagnostic dans le second chapitre en examinant le reste de sa vie. Ce chapitre sera composé comme une observation médicale : il comportera l'étude des antécédents héréditaires, des antécédents personnels et, en quelque sorte, l'histoire de la maladie.

Le troisième chapitre fera l'objet de l'analyse psychologique. Nous en puiserons les éléments surtout dans l'œuvre

---

(1) Préface de Gérard de Nerval, *Le Poète. L'Homme*, par A. Marie.

du poète. A ce propos, nous ne nous dissimulons pas la difficulté qu'il y a à être précis et clair, encore moins la valeur relative des preuves qu'on pourra en tirer, tant la psychologie est fonction et des mots et de la personnalité de l'observateur.

A la suite de quoi nous poserons les conclusions.

---

## CHAPITRE PREMIER

---

Dans *Aurelia* ou *Le Rêve et la Vie*, Gérard de Nerval a décrit les conceptions délirantes et les hallucinations qui caractérisent les paroxysmes de sa maladie.

Le livre comporte deux parties. Les chapitres I à VIII de la 1<sup>re</sup> partie se rapportent à son internement de 1841. Les derniers chapitres de la 1<sup>re</sup> partie ont trait à une crise peu marquée qui se place au printemps de 1851. Toute la seconde partie constitue une sorte de journal qui va du printemps de 1853 à celui de 1854, dates entre lesquelles il est soigné pendant un mois à la maison Dubois, puis, trois mois plus tard, interné de nouveau à la maison de santé du Docteur Blanche.

La mort ne lui laissa sans doute pas le temps de terminer cette œuvre qui, pour être complète, devrait comporter le récit du troisième séjour d'août à octobre 1854, puis des événements qui précédèrent son suicide.

C'est la vie de Gérard correspondant à cette époque-là que nous analyserons dans le premier chapitre.

La première crise aiguë eut deux phases.

Un soir de février 1841, une ronde le rencontre complètement dévêtu sur la voie publique et le conduit au poste. Depuis déjà quelques jours, il a une attitude un peu extraordinaire et se livre à des actes qu'il rapporte ainsi dans *Aurelia* :

« Un soir, vers minuit, je remontais un faubourg où se trouvait ma demeure, lorsque, levant les yeux par hasard,

je remarquai le numéro d'une maison éclairée par un réverbère. Aussitôt, en baissant les yeux, je vis devant moi une femme au teint blanc, aux yeux caves, qui me semblait avoir les traits d'Aurelia. Je me dis : « C'est sa mort ou la mienne qui m'est annoncée. »

» ... Le jour suivant, je me hâtai d'aller voir tous mes amis. Je leur faisais mentalement mes adieux, et, sans leur rien dire de ce qui m'occupait l'esprit, je dissertais chaleureusement sur des sujets mystiques, je les étonnais par une éloquence particulière; il me semblait que je savais tout et que les mystères du monde se révélaient à moi dans ces heures suprêmes.

» Le soir, lorsque l'heure fatale semblait s'approcher, je dissertais avec deux amis à la table d'un cercle sur la peinture et sur la musique, définissant à mon point de vue la génération des couleurs et le sens des nombres. L'un d'eux, nommé Paul, voulut me reconduire chez moi, mais je lui dis que je ne rentrerais pas.

» — Où vas-tu, me dit-il.

» — Vers l'Orient. »

» Et pendant qu'il m'accompagnait, je me mis à chercher dans le ciel une étoile que je croyais connaître comme si elle avait quelque influence sur ma destinée. L'ayant trouvée, je continuai ma marche, voulant apercevoir l'étoile jusqu'au moment où la mort devait me frapper. Arrivé cependant au confluent de trois rues, je ne voulus pas aller plus loin. Il me semblait que mon ami déployait une force surhumaine pour me faire changer de place; il grandissait à mes yeux et prenait les traits d'un apôtre. Je croyais voir le lieu où nous étions s'élever et perdre les formes que lui donnait sa configuration urbaine; sur une colline entourée de vaste solitude cette scène devenait le combat de deux esprits et comme une tentation biblique.

« Non, disais-je, je n'appartiens pas à ton ciel. Dans cette » étoile sont ceux qui m'attendent. Ils sont antérieurs à la » révélation que tu as annoncée. Laisse-moi les rejoindre

» car celle que j'aime leur appartient, et c'est là que nous  
» devons nous retrouver. »

» ... Ici a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanouissement du songe dans la vie réelle.

» ... A dater de ce moment tout prenait un aspect double...

» ... Me trouvant seul, je me levais avec effort et me remis en route dans la direction de l'étoile sur laquelle je ne cessais de fixer les yeux.

» ... Je chantais en marchant un hymne mystérieux dont je croyais me souvenir comme l'ayant entendu dans quelque autre existence.

» ... En même temps, je quittais mes habits terrestres et je les dispersais autour de moi. Puis je restais les bras étendus, attendant le moment où l'âme allait se séparer du corps, attirée magnétiquement dans le rayon de l'étoile.

» ... Une ronde de nuit m'entourait... »

Au poste, il éprouve le phénomène de dédoublement de la personnalité. Il est si agité qu'on doit l'enfermer dans une cellule. Deux amis viennent l'y réclamer le lendemain, et, comme son agitation n'est pas calmée, le conduisent dans une maison de santé de la rue Picpus d'où il sortira au début de mars. Alexandre Weill, qui l'y est allé visiter, raconte ainsi leur entrevue :

« Gérard me reçut cordialement en me disant qu'il avait une fièvre extatique, qu'on l'avait envoyé dans cette maison pour la calmer. Au bout de quelque temps, après avoir regardé les ongles de sa main, il me dit : « Tu sais que je » connais la science occulte des mains; je vois que tu descends » de bien haut, mais pour en être sûr, il faut que je voie tes » pieds. Déchausse-toi, ôte tes bas et je te dirai d'où tu » descends. » Ne voulant pas le contrarier, connaissant son mal, je me prêtai de bonne grâce à son caprice. J'ôtai mes bottes et mes chaussettes, il inspecta religieusement les ongles et les doigts de mon pied; cela fait, aux yeux de la femme, la concierge, qui suivait avec attention nos manèges : « Je vais » te montrer les miens. Moi, je descends de Napoléon; je

» suis fils de Joseph, frère de l'Empereur, qui reçut ma mère  
» à Dantzig; toi tu descends d'Isaïe, tu en as tous les  
» signes. » (1).

D'autre part, voilà ce qu'écrivit Gérard de l'état où il se trouvait :

« Beaucoup de parents et d'amis me visitèrent sans que j'en eusse la connaissance. La seule différence pour moi de la veille au sommeil était que, dans la première, tout se transfigurait à mes yeux; chaque personne qui m'approchait semblait changée, les objets matériels avaient comme une pénombre qui en modifiait la forme et les jeux de la lumière, les combinaisons des couleurs se décomposaient de manière à m'entretenir dans une série constante d'impressions qui se liaient entre elles et dont le rêve plus dégagé des éléments extérieurs continuait la probabilité. » (2).

Il sort le 5 mars. Si, ce jour-là, il écrit à son père que « sa maladie n'a duré que treize jours pleins, le reste étant une excellente convalescence, par contre, le 13 mars, il envoie à Jules Janin, une lettre bizarre qu'il signe : « G. Nap della torre Brunya » (3).

Le 21 mars, il est conduit à la maison de santé du Docteur Blanche, rue de Novins, à Montmartre. Il n'en sortira que le 21 novembre.

Il semble avoir été immédiatement en proie à un délire le laissant désorienté dans le temps et dans l'espace, et s'accompagnant d'une excitation marquée.

« Les récits de ceux qui m'avaient vu ainsi me causaient une sorte d'irritation quand je voyais qu'on attribuait à l'aberration d'esprit les mouvements ou les paroles coïncidant avec les diverses phases de ce qui constituait pour moi une série d'événements logiques. » (4).

---

(1) Note manuscrite de A. Weil sur une lettre de G. de Nerval du 5 mars.

(2) *Aurelia*.

(3) Gérard de la terre Brunie.

(4) *Aurélia*, chap. V.

Au cours de ce délire, le malade, transporté dans un palais magnifique des bords du Rhin dont l'un de ses oncles est le propriétaire, retrouve des parents morts depuis longtemps. Il a la révélation de la vie éternelle, la confirmation de la résurrection des corps : « la matière ne peut pas plus périr que l'esprit ».

Il visite ensuite une ville inconnue, habitée par une « famille primitive et céleste » qu'il croit être les premiers hommes. Le délire se calme un moment; — il peut recevoir quelques amis, s'entretenir avec eux — puis reprend. Il y retrouve le même château dans lequel il rencontre trois femmes qui « représentaient, sans leur ressembler absolument, des parentes ». L'une d'elles, après l'avoir emmené dans un jardin, disparaît miraculeusement avec le paysage.

Survient une nouvelle accalmie qui semble marquer la fin de l'état aigu. Celui-ci n'a guère duré que quelques jours puisque, entré le 21 mars, Gérard put écrire :

« Les soins de l'art m'avaient rendu la santé sans avoir ramené dans mon esprit le cours régulier de la raison humaine... La maison où je me trouvais... les premières haleines du printemps... m'apportaient de longs jours de calme... » (1).

Il est alors moins excité, se rend compte du lieu où il se trouve, de la saison qui s'écoule; pendant de longs jours, il va poursuivre une sorte de rêverie, centrée autour de la pensée d'Aurelia, symbole de ses amours. Il passe ses loisirs à la représenter sur les murs, puis à figurer sur du papier, aussi bien par le dessin que par l'écriture, une « histoire du monde », dont l'idée lui vient à la suite d'un nouveau rêve, qui le fait assister à une espèce de création du monde. Au cours de ce rêve, il prend part à des combats de monstres, ayant lui-même « un corps aussi étrange que les leurs », et voit une sorte de représentation du péché originel.

Il sort le 21 novembre 1841, complètement guéri en appa-

---

(1) *Aurélia*.

rence, et soucieux de sa réputation de folie. C'est ainsi qu'il écrit à ce moment-là à Madame Alexandre Dumas :

« Au fond, j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette... On ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir été malade, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et à ma santé. »

Les caractères du délire sont ceux d'un délire systématisé, partiel : le délire religieux, auquel s'ajoutent, comme c'est la règle, quelques idées érotiques et des idées de grandeur. A ce délire, on doit ajouter des illusions visuelles, illusions plutôt qu'hallucinations, puisque, lorsqu'il était éveillé, les visions étaient des transformations des choses perçues et non des substitutions.

L'état délirant avait été précédé d'une période d'exaltation marquée par des paroles et des actes extravagants. Le passage progressif de cet état d'excitation maniaque au paroxysme nous permet de poser le diagnostic de manie aiguë.

L'accès de manie aiguë a duré quelques jours, puis il a subsisté un état d'excitation maniaque. La guérison est survenue lentement, par poussée, retardée par de nombreuses rechutes.

Gérard de Nerval ne sera interné pour la seconde fois que douze ans plus tard, au mois d'août 1853.

Dès le printemps de 1849, il est soigné au domicile du docteur Aussandou (1), quoique le récit d'*Aurelia* ne reprenne que vers l'automne de 1851. Le chapitre IX, en effet, débute par le récit d'une chute dont il parle, d'autre part, dans une lettre à Arsène Houssaye du 25 septembre 1851. Il fait également mention d'un travail qui se rattachait aux idées religieuses, et *Quintus Aucler* paraît dans le numéro de novembre 1851 de la *Revue de Paris*.

Si l'on fait débiter la maladie le 25 septembre, on voit que

---

(1) Lettre au Docteur Aussandou du 28 avril 1844. Correspondance par Jules Marsan.

l'état aigu dure peu de temps, puisque, le 9 novembre, il écrit à Houssaye pour lui parler d'une pièce en train.

Le récit qu'il fait sur son délire dans les chapitres IX et X d'*Aurelia* montre la réapparition de son « double », qui, cette fois, lui est devenu hostile et lui a pris sa maîtresse : il en est jaloux. Sa désespérance le conduit de nouveau à tenter de percer le mystère de l'âme humaine. Son délire a les mêmes caractères que précédemment. Il est traversé d'illusions visuelles composées d'images fantastiques et se termine par une hallucination auditive : « Le cri d'une femme, distinct et vibrant, empreint d'une douleur déchirante, me réveilla en sursaut... C'était la voix d'une femme vivante. » (1).

Là encore, on a affaire à un excès de manie aiguë avec ce fait nouveau : une hallucination auditive. Comme douze ans auparavant le paroxysme n'a guère duré que quelques jours, mais il subsiste une sorte d'exaltation. Au contraire, l'hiver qui suit est mauvais. Il voit l'une de ses pièces refusées à l'Odéon, a un accès de désespoir, éprouve de violentes douleurs de tête.

Au printemps, il fait un voyage en Belgique, et en Hollande, non sans avoir fait preuve avant son départ, pendant quelques jours, d'une activité débordante, s'occupant de la cession de ses droits d'auteur des *Illuminés* à des éditeurs anglais d'une part, et, d'autre part, de la publication de deux autres œuvres chez deux éditeurs parisiens.

Les lettres de son voyage le montrent en bonne santé physique et morale, optimiste et travailleur. Il envoie deux articles à la *Revue des Deux-Mondes*.

Au mois d'août, il fait un voyage en Valois. Il semble encore bien portant, mais il éprouve cependant de la difficulté à travailler.

L'automne ramène ses craintes. Tout l'hiver il va errer à des idées sombres dont le récit constitue les chapitres I, II

---

(1) *Aurelia*, 4<sup>re</sup> partie, chap. X.

et III de la deuxième partie d'*Aurelia*. Ce sont surtout des idées d'humilité sur un fond d'anxiété mystique.

Le décès d'un de ses amis augmente sa tristesse et le ramène à l'idée et à la crainte de la mort. Il essaie de se distraire par une promenade aux environs de Paris, mais en vain. Des sentiments d'auto-accusation apparaissent : « les remords plus graves d'une vie follement dissipée où le mal avait triomphé du bien... » (1), puis des sentiments d'indignité : « Je ne me trouvais plus digne de penser à celle... » (2). Il a même la sensation que c'est son dernier jour.

Sa tristesse augmente, sa peur de la mort aussi, tant qu'il se met à croire en Dieu. Voici comment il décrit son état d'esprit à une époque qui doit être le début du printemps 1853, état d'esprit qui est le résultat des réflexions de tout l'hiver :

« Les visions qui s'étaient succédé pendant mon sommeil m'avaient réduit à un tel désespoir que je pouvais à peine parler; la société de mes amis ne m'inspirait qu'une distraction vague; mon esprit, entièrement occupé de ses illusions, se refusait à la moindre conception différente, je ne pouvais lire et comprendre dix lignes de suite; je me disais les plus belles choses : « Qu'importe! Cela n'existe pas pour moi. » (3).

Tout au long du printemps, il fait des promenades aux environs de Paris, entraîné par Georges Bell, qui essaie ainsi de le distraire. En vain! Malgré les résolutions qu'il prend de réagir, il est de plus en plus déprimé. Il accuse alors les événements, les gens qui l'entourent. Il se sent « impuissant à faire la masse des réparations ».

Sa tristesse croît toujours. L'idée de sa maîtresse morte occupe tout son esprit. Il se heurte à une espèce de barrière qui l'empêche, dit-il, de se rendre compte de la vie. Enfin, un dimanche, il a des illusions, il croit voir Saint-Christophe

---

(1) *Aurelia*, 2<sup>e</sup> partie, chap. II.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

portant le Christ en la personne d'un ouvrier ayant un enfant sur les bras. Il rencontre un prêtre et veut se confesser, ne le peut, mais va prier. « Quelque chose, en moi, me disait « la » Vierge est morte et tes prières sont inutiles. » Mais il a dans l'église une hallucination visuelle. Ensuite, il a l'intention de se suicider sur la place de la Concorde, mais y renonce parce qu'on vient de lui annoncer la fin du monde. Il erre une partie de la nuit en proie à des visions plus ou moins mystiques, puis rentre chez lui. Le lendemain matin, au réveil, il retrouve la même hallucination. Il sort, va voir Henri Heine, à qui il déclare : « Je suis perdu ! » Celui-ci le fait transporter à la maison Dubois. Il y reste un mois et en sort le 26 mai 1853.

Il a eu, dit Auguste Marie, un transport au cerveau. Que cachent ces mots de transport au cerveau ? Nous ne savons rien de la façon dont il se comporte à la maison Dubois, mais nous voyons que l'état d'âme qui précède cette crise se compose de tristesse, de crainte, d'idée d'humilité et d'auto-accusation. Si l'on ajoute la difficulté à travailler dont il s'est plaint, les illusions mystiques qui précèdent son entrée à l'asile, enfin, l'existence du choc émotionnel que constitue pour lui la crise de 1851, c'est-à-dire la notion qu'il n'est pas guéri, on est fondé à penser qu'il a eu un accès de mélancolie anxieuse.

Dès sa sortie, il reprend ses vagabondages autour de Paris, mais cette fois sous sa seule impulsion, et non pas entraîné par les soins d'un ami. Au contraire, il est sous le coup d'une activité croissante, va visiter la cathédrale de Reims, fait un pèlerinage en Valois. La nouvelle *Sylvie* est écrite en quelques jours, d'abord péniblement, puis facilement si l'on en juge par la rapidité avec laquelle elle est éditée : le 15 août 1853.

Il est maintenant bien changé. De déprimé qu'il était, il est devenu si excité qu'il ne peut plus dormir. « On ne sait guère comment il vécut pendant ces dernières semaines. » (1).

---

(1) A. Marie.

« J'allais me promener toute la nuit sur la colline de Montmartre et voir le lever du soleil... Dans d'autres moments, je me dirigeais vers les Halles. » (1).

A ce moment-là, il régalait ses amis d'une conversation particulièrement brillante (2). Son exaltation croît. Le 24 août au soir, il commence à se livrer à une série d'actes extravagants dont le récit forme le début du chapitre V de la deuxième partie d'*Aurelia* : il jette des pièces d'or en l'air au cours d'un souper dans un café des boulevards, soufflette un inconnu aux Halles, se querelle avec un facteur qu'il prend pour Jean de Bourgogne, à cause de la plaque qu'il a sur la poitrine, ne dort de la nuit et va le lendemain matin prier à Saint-Eustache. Toute la journée encore il erre dans Paris, se repose un moment chez l'un de ses amis, puis reprend vers le soir sa promenade à travers les rues. A ce moment-là, il fait tant et si bien, a une allure si étrange, que la foule le suit.

Ses amis le conduisent alors à l'hospice de la Charité, où, son agitation augmentant, on lui met la camisole de force. Il s'en débarrasse, et, vers le matin, on le trouve dans les salles de malades, se prenant pour un dieu, imposant ses mains, buvant un flacon d'éther qu'il trouve à sa portée; subitement malveillant, il veut se battre avec un interne et se met à haranguer les médecins sur l'impuissance de leur art. Il se sauve dans le jardin, où, grâce à la visite d'un de ses amis, on peut lui passer à nouveau la camisole de force. On le transporte alors à la maison de santé du Docteur Emile Blanche fils, à Passy.

Là, son état aigu ne dura guère que quatre ou cinq jours, puisque, entré le 26 août, il écrit le 1<sup>er</sup> septembre à Georges Bell qu'il a été pris « d'un transport au cerveau il y a cinq ou six jours ».

Le délire semble à peu près avoir eu les mêmes caractères que pendant les crises précédentes : c'est un délire mystique,

---

(1) *Aurelia*.

(2) Ph. Audebrand, *Petits mémoires du XIX<sup>e</sup> siècle*, de A. Maril.

avec de nombreuses illusions visuelles qui le laissent désorienté dans le temps, sinon dans l'espace :

« Pour moi, déjà le temps de chaque journée semble être augmenté de deux heures, de sorte qu'en me levant aux heures fixées par les horloges de la maison je ne faisais que me promener dans l'empire des ombres. »

Mais il s'y ajoute des idées de grandeur : il se croit un héros vivant (1).

Malgré le peu de durée de la phase aiguë, il va rester huit mois à la maison de santé. Comme lors de la première crise, la raison revient très lentement. La guérison est entravée par de nombreuses rechutes, souvent violentes. Si, vers le 20 septembre, il peut recevoir quelques amis, si, à ce moment-là, il reprend goût à ses travaux habituels, une sortie qu'on lui permet à la fin du mois suffit à déclencher une nouvelle bouffée d'excitation. Il doit être ramené de force à Passy et délire pendant quelques jours. Le 7 octobre, il écrit à son père une lettre bizarre avec des traces d'idées de persécution : « Nous vivons dans une époque de complots, et je me méfie de tous. » Ensuite, l'amélioration est rapide, ne laissant guère subsister qu'une légère excitation physique et intellectuelle. Il recommence à travailler au manuscrit d'*Aurélia* et caresse un projet qui lui tient à cœur : celui de reconstituer le domaine de Nerval (2). Il prépare l'édition des *Filles du feu*.

L'accès de mélancolie anxieuse qui l'a retenu un mois à la maison Dubois était complètement guéri à sa sortie. Il a fait immédiatement place à une activité due à la survivance d'un peu d'excitation maniaque.

Le crescendo qui suit cet état pour aboutir à l'internement du mois d'août, les circonstances qui précèdent immédiatement le transport à la Charité, les termes de « folie furieuse » avec lesquels le docteur Blanche exprime son diagnostic lors de l'arrivée du malade chez lui, les caractères du délire, nous permettent de penser à la manie aiguë, guérissant lentement

---

(1) *Aurélia*.

(2) Lettre au Docteur Labrunie du 22 octobre.

comme précédemment. Il nous faut noter de plus l'apparition d'idée de persécution à la fin de son séjour à la maison de santé, époque à laquelle il semble complètement transformé : il présente alors le tableau de la dépression mélancolique.

En effet, aux derniers jours de novembre, l'égarement a complètement disparu. « La pensée qui renaît est teintée d'une mélancolie que le mois des morts et les anniversaires funèbres ont encore assombrie. »

Le sonnet *El Deschidado*, qui paraît dans *Le Mousquetaire* du 10 décembre 1833, est témoin de cet état d'âme :

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,  
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie.  
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé  
Porte le soleil noir de la mélancolie.

Le Docteur Blanche lui signe son exeat le 24 mai 1834. Le même jour, il part pour l'Allemagne, où il va rester jusqu'à la fin de juillet.

Sa correspondance, qu'il partage surtout entre son père et le Docteur Blanche, permet de le suivre pas à pas. Il y paraît d'humeur optimiste, manifestant une grande activité, recueillant « des matériaux pour travailler un an ».

« Je suis frais comme une rose et j'ai la figure culottée par le bon air, l'exercice et le soleil. » (1).

Une lettre du 11 juillet au Docteur Blanche est si bizarre, montre si bien l'augmentation de son exaltation, que celui-ci l'invite, au retour, sous prétexte d'assister à son mariage. Effectivement, une lettre du 13 juillet acquiesce à cette suggestion et en même temps précise les progrès du mal. Le 20 juillet, il arrive à Paris. Au débotté, il fait preuve d'une activité sans limites : il rend compte d'une mission à la Société des Gens de lettres, dans le même temps qu'il s'occupe des traductions d'*Aurélia* en anglais et en espagnol et qu'il donne à la *Revue de Paris*, des articles relatifs à son voyage.

---

(1) Lettre du 25 juin 1834 au Docteur Blanche.

(1) Lettre à Godefroy, du 23 septembre 1834.

Le 26 août, il est ramené à Passy « en proie au plus lamentable égarement » (2).

Nous n'avons pu trouver aucun document précis sur ce dernier séjour. Voici le récit qu'en fait Barbier, qui, d'ailleurs, n'indique pas ses sources :

« Cette fois-ci, il n'eût pas d'hallucinations au début, mais à la place un état d'irritabilité et de violences d'autant plus remarquable qu'il différait de son caractère habituel. On le vit pendant quelques jours coléreux et terrible; il voulait partir pour Guernesey demander raison à Victor Hugo d'une faute de science héraldique qu'il avait commise dans le *Pas d'armes du Roi Jean*. On dut bientôt le conduire à Passy où il entra le 26 août. »

» Pendant les trois mois que dura ce dernier internement, il eut presque constamment un délire de persécution intense. Il ne cessa de proférer des menaces contre le Docteur Blanche, que, pour la première fois, il se mit à considérer comme un persécuteur et un geôlier. Il cria à l'injustice, assurant tout le monde de sa complète lucidité. Nous savons qu'il s'échappa pendant quinze jours sans qu'on put savoir où il était allé. Pendant la courte apparition qu'il fit à ce moment chez son ami Busquet, il exprima très nettement les idées de suicide qui le hantaient depuis longtemps. A son retour, on trouve sur lui un couteau à longue lame affilée dont il menaçait ses amis. A ce délire vint s'ajouter la manie des grandeurs; il croyait que tout le monde s'extasiait sur sa beauté; il parlait d'opération de bourse, d'inventions merveilleuses, et il faisait les plans des différents châteaux qu'il allait bientôt se faire construire. » (3).

Ce n'est que le 23 septembre, c'est-à-dire six semaines après son entrée, qu'il manifeste la réapparition de quelque lucidité par une lettre à Godefroy, où reparait le souci de ses affaires.

Le même jour, il adresse au Comité de la Société des gens

---

(2) A. Marie.

(3) A. Barbier, thèse de Lyon, 1907.

de lettres un lettre si lucide, si modérée pour lui demander de s'occuper de sa sortie de l'asile que cette Compagnie intervenait effectivement. Malgré ses résistances, légitimées par l'état du malade, le docteur Blanche est obligé de souscrire à la sommation qui lui est faite et remet Gérard en liberté le 19 octobre 1854. Le 17 octobre, en effet, voici la lettre que celui-ci lui adressait :

« J'ai peut-être plus de protections à faire mouvoir que vous n'en rencontrerez contre moi. Je ne sais si vous avez trois ou ou cinq ans, mais j'en ai plus de sept et j'ai des métaux cachés dans Paris. Si vous avez pour vous-même le G. : O. : , je vous dirai que je m'appelle le Frère terrible. Je serais même la Sœur terrible, au besoin. Appartenant en secret à l'ordre des Nopses, qui est l'Allemagne, mon rang me permet de jouer cartes sur table... Dites à vos chefs, car je ne suppose pas qu'on ait confié les grands secrets à un simple (?), qui devraient me trouver très Respectable. Mais je suis assuré que vous êtes plus que cela. Si vous avez le droit de prononcer le mot de... (cela veut dire Mac-Bénac, et je l'écris à l'orientale). Si vous dites Jachin, je dis Boaz, si vous dites Boaz, je dis Jéovah ou même Machenac... Mais je vois bien que nous ne faisons que rire. »

Idées de persécution et idées de grandeur forment, cette fois-ci, le fond du délire; les idées mystiques, au contraire, ont disparu. C'est bien encore un accès de manie aiguë, mais qui diffère des précédents par cet état d'irritabilité tout à fait remarquable chez un malade habituellement très doux.

Le 26 janvier 1855, c'est-à-dire environ trois mois après sa sortie de la maison de santé, on trouvait Gérard pendu dans une rue du Vieux Paris, la rue de la Vieille-Lanterne.

Quelle avait été sa vie pendant ces trois mois ?

Les premiers jours qui suivent sa sortie sont employés à visiter ses amis. Il n'a que 46 ans, mais en paraît plus de 60 (1).

---

(1) A. Marie.

Le 24 octobre, il écrit à Antony Deschamps une épître divagante, puis quelques jours après, à Arsène Houssaye une épître démente :

« Je lui porterai bonheur et lui apprendrai à faire de l'or... celui qui fut Gérard. »

On ne sait ensuite rien de précis sinon que ses amis se plaignent de le voir très rarement. Il habite chez sa tante Labrunie, puis 13, rue des Bons-Enfants. Il fait paraître dans l'*Illustration*, en feuilletons, *Promenades et souvenirs*. Sans doute a-t-il habité Saint-Germain-en-Laye, à l'automne de 1854, puisque c'est là qu'il dit avoir écrit ces feuilletons.

Sur son habitus extérieur à cette époque, voici ce qu'écrit Aristide Marie :

« La maladie de sa tante a rejeté Gérard à la vie errante et aux nuits vagabondes... On ne sait plus où il loge... Ombre fantasque et douloureuse, esprit errant, déjà presque libéré de ses entraves de chair, il est le passant aux allures sonnambuliques, effleurant le sol d'une marche ailée et suspendue, le regard perdu dans ses délires... Ses amis ne le voient plus qu'à de longs intervalles, en de furtives apparitions qu'il marque de quelque trait fantasque ou de quelque présent singulier. »

Au cours de l'hiver, son excitation semble diminuer. Il n'a guère en chantier que la fin du manuscrit d'*Aurelia*. Il se plaint d'écrire difficilement, de ne plus pouvoir travailler. En effet, si le 2 janvier, il écrit au docteur Blanche une lettre optimiste; le 25 janvier, il déclare à Louis-le-Grand: « Croyez-vous que je puisse écrire à peine deux lignes par jour tant les ténèbres m'envahissent ? »

Nous avons pu, grâce aux précisions de M. Marie, reconstituer l'emploi du temps des quatre ou cinq derniers jours de son existence.

Le 20 janvier, Théophile Gautier et Maxime Du Camp le rencontrent dans les bureaux de la *Revue de Paris*. Il fait froid et cependant Gérard n'a pas de pardessus. Il ne paraît nullement incommodé par la rigueur de la température. Au

contraire, légèrement excité, il parle de son ascendance illustre et montre sa dernière acquisition : « La ceinture que portait Mme de Maintenon lorsqu'elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr. » Après avoir refusé l'offre de quelque argent, il disparaît.

Le 23 janvier, il porte à Paul Lacroix une liste de ses œuvres complètes. Il était presque fou, dit le bibliophile Jacob, mais il n'avait jamais eu plus d'esprit et de bonne humeur.

La nuit du 23 au 24 il est pris dans une rafle et le commissaire le retient parce qu'il est sans argent. Il passe la nuit au violon et écrit le lendemain matin à Louis le Grand de venir le chercher. Il déjeune avec lui dans un restaurant de la rue des Prouvaires. Il a l'air tout à fait déprimé. Il se plaint de ne plus pouvoir travailler. Il n'accepte de Louis le Grand, qui veut lui prêter de l'argent, qu'une seule pièce de 5 francs, avec ces mots bizarres : « C'est plus qu'il ne m'en faut pour attendre. »

Il va ensuite chez Méry, ne le trouve pas, et remet au valet de chambre, pour son maître, un sou sur lequel il a fait une croix avec un canif. Puis, après avoir envoyé à sa tante, Mme Labrunie, cette lettre étrange :

« Ma bonne et chère tante, dis à ton fils qu'il ne sait pas que tu es la meilleure des mères et des tantes. Quand j'aurai triomphé de tout, tu auras ta place dans mon olympe, comme j'ai ma place dans ta maison. Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche. »

Il va passer la soirée chez Mme Béatrice Person en compagnie de Georges Bell et de Philibert Audebrand. Il se montre d'une gaieté un peu forcée, mêle des traits d'humour à des vers de Ronsard, chante de vieilles chansons du Valois. En sortant, il se sépare de ses amis et va achever la nuit dans un cabaret des halles.

Le 23 au matin, il se rend chez Asseline auquel il emprunte sept sous pour aller à son cabinet de lecture habituel. A lui aussi, il parle de la difficulté qu'il éprouve lorsqu'il veut travailler : « Je ne sais pas ce qui va m'arriver, dit-il, mais je suis inquiet. Depuis plusieurs jours, je ne puis littéralement

plus écrire une ligne. Je crains de ne plus pouvoir rien produire... Je veux encore une fois essayer aujourd'hui. »

Il reste une partie de la journée dans ce cabinet de lecture, puis dans la soirée va demander Houssaye au Théâtre-Français. Celui-ci est absent.

A partir de ce moment, on ne sait plus rien de certain, l'enquête de la police ayant été anéantie pendant la Commune.

D'après cette enquête, Gérard aurait dîné dans un cabaret des Halles, puis, « pendant la soirée, on le rencontra dans trois maisons différentes et pas des meilleures » (1). A 2 heures du matin, il aurait été interpellé par un ronde de police sur la place Baudoyer.

Il faisait 18 degrés au-dessous de zéro et la terre était couverte de neige. Le lendemain matin, on trouvait Gérard pendu, dans la rue de la Vieille-Lanterne, à l'un des barreaux d'une fenêtre grillée, avec « la ceinture de Mme de Maintenon ».

« La tête était couverte d'un chapeau haut de forme; l'extrémité des pieds rasait le pavé, les jambes étaient repliées. » (1).

L'hôtesse de la maison à la fenêtre de laquelle il était pendu avait bien entendu frapper vers trois heures du matin, mais, son hôtel étant plein, n'avait pas répondu.

On trouva sur lui les deux derniers feuillets d'*Aurélia*.

Suicide ou crime ? Les deux hypothèses furent envisagées. Le corps fut conduit à la morgue, et l'on procéda aux constatations vers 9 h. 30 du matin. Il était vêtu de la tenue de cérémonie qu'il portait aux soirées de son dernier voyage en Allemagne, avec deux gilets de flanelle superposés et deux chemises en calicot, pour suppléer au pardessus absent. On ne releva ni trace de violence, ni ecchymose, ni contusion, mais un simple sillon brun autour du cou. Le docteur Desvergie, médecin-inspecteur de la morgue, conclut au suicide (2). Tel fut également l'avis du Docteur Blanche :

---

(1) Gauthier Ferrières.

(1) A. Marie.

(2) Registré réglementaire de la morgue.

« Gérard s'est pendu parce qu'il a vu sa folie face à face. » (3).

Lors de sa sortie de chez le Docteur Blanche, le 19 octobre 1834, Gérard était encore malade. Il restait de son accès de manie aiguë un certain degré d'exaltation qui allait s'atténuer peu à peu pour faire place à de la dépression mélancolique. D'abord s'installe la difficulté de travailler, puis le besoin de s'isoler, de ne plus voir ses amis, si bien qu'on ne sait à peu près rien sur la façon dont il passa l'hiver.

Les quelques visites qu'il fit pendant les quatre jours qui précédèrent sa mort nous permettent de connaître des signes qui confirment ce diagnostic. La gaieté qu'il montre est forcée et ne peut cacher la désespérance de son esprit : il ne peut plus travailler du tout, mais n'accepte pas d'argent de ses amis parce qu'il n'a plus de goût à vivre. « Je n'aime plus le vin de la vie, déclare-t-il. » Aussi doit-on considérer qu'il s'est suicidé au retour d'un accès de mélancolie, ce qui est extrêmement fréquent.

En résumé, Gérard de Nerval a présenté en 1841 un accès de manie aiguë. Après une période de douze ans, au cours de laquelle les crises, s'il y en eut, ne furent pas suffisantes pour amener l'internement, il présenta à l'automne de 1849 une dépression mélancolique. Puis, à partir de l'automne de 1851, il eut un excès de manie aiguë suivi de dépression au cours de l'hiver. L'été le voit, au contraire, légèrement excité, tandis que l'hiver de 1852 est marqué par le retour de la dépression. Au printemps de 1853, cette dépression a augmenté, et il est soigné à la maison Dubois pour un accès de mélancolie anxieuse. Les deux séjours des étés de 1853 et de 1854, à la maison du Docteur Blanche, sont causés par deux accès de manie aiguë, séparés par de l'excitation maniaque. Il est probable qu'il s'agit du même accès coupé par une rémission. A cet accès a succédé une crise de dépression mélancolique au cours de laquelle Gérard de Nerval s'est suicidé.

---

(3) Lettre du Docteur Blanche à l'archevêque de Paris, du 27 janvier 1855, de A. Murie.

La succession d'accès de manie et de mélancolie entraîne le diagnostic de psychose circulaire.

Nous avons porté à plusieurs reprises le diagnostic de manie aiguë. Au contraire, Barbier, dans sa thèse de Lyon : « Etude médico-psychologique sur Gérard de Nerval » (1), a qualifié les mêmes accès de « crises de délire alcoolique ». Si le diagnostic clinique peut prêter à discussion, l'étiologie tranche la question. Pour étayer sa conception, Barbier a dû écrire en tête du chapitre que Gérard était un de ces individus pour qui « l'usage de l'alcool était déjà un abus ». Sans doute n'avait-il pas trouvé de preuves bien probantes de ses excès. D'autre part, tous les biographes sont absolument d'accord sur ce point qu'il buvait peu d'alcool et qu'on ne le vit guère, dans toute sa vie, ivre qu'une ou deux fois.

Au point de vue du diagnostic clinique, on peut invoquer le début brusque des accès paroxystiques, l'absence d'hallucination vraie et surtout la richesse et la durée du délire, enfin le mode d'évolution de la maladie dans son ensemble.

Le délire de grandeur et l'obésité qui avaient envahi Gérard de Nerval à la fin de sa vie pourraient faire songer à la paralysie générale. La précocité du début, la longueur de l'évolution, nous permettent d'écarter ce diagnostic, d'ailleurs peu compatible avec l'intégrité de l'intelligence entre les crises.

Pour terminer, voici le portrait de Gérard de Nerval à 20 ans :

« Il avait le visage d'un blanc rosé, animé d'yeux gris où l'esprit mettait une étincelle dans une douceur inaltérable. Son front, que laissaient voir très haut de jolis cheveux blonds, d'une finesse extrême et pareils à une fumée d'or, était d'une admirable coupe, poli comme de l'ivoire et brillant comme de la porcelaine. Jamais voûte mieux arrondie plus noble et plus vaste ne fut préparée par la nature pour la pensée humaine. Le nez était fin de forme, légèrement aquilin, la bouche gracieuse avec la lèvre inférieure un peu épaisse, signe

---

(1) Thèse de Lyon, 1907.

de bonté; le menton bien accusé et frappé d'une fossette. Rien de tragique dans sa physionomie, rien de byronien dans ses attitudes, mais des timidités et des rougeurs de jeune fille, la terreur d'attirer l'attention, l'horreur des querelles et des discussions, du bruit et des couleurs voyantes. »

---

## CHAPITRE II

---

La folie circulaire est une psychose à étiologie essentiellement héréditaire, débutant généralement entre 20 et 25 ans et caractérisée par la succession d'accès de manie et de mélancolie alternant entre eux ou suivant un ordre variable.

Si les éléments du chapitre précédent sont suffisants pour poser le diagnostic de folie circulaire, notre examen serait incomplet si nous ne cherchions d'abord quels sont ces antécédents héréditaires et personnels. D'autre part, puisque le début habituel de cette maladie se place entre 20 et 30 ans, Gérard de Nerval a dû présenter, au cours de sa vie, des manifestations pathologiques plus ou moins atténuées, des alternatives de dépression mélancolique et d'excitation hypomaniaques assez peu marquées pour nécessiter une intervention médicale, mais suffisantes pour lui faire attribuer une humeur bizarre, et présentant dans leur succession le même rythme que les accès nets de la fin de sa vie.

Gérard Labrunie était né, le 22 mai 1808, 20, rue Saint-Martin, à Paris. Son père, le docteur Etienne Labrunie, était le fils d'un tapissier d'Agen. Engagé dans les armées de la République à l'âge de 16 ans, il reçut plusieurs blessures à la suite desquelles, boiteux, il fut réformé en 1795. Pour reprendre du service, il fit ses études médicales à Paris et, diplômé en 1806, il s'engagea dans les armées de Napoléon, qu'il suivit jusqu'à la chute de l'Empire, en 1815. Il vint alors s'installer à Paris pour exercer sa profession.

Entre temps, il s'était marié le 1<sup>er</sup> juillet 1807, avec Mlle Laurent, qui, onze mois plus tard, donnait le jour à Gérard.

Marie-Marguerite-Antoinette Laurent était Picarde d'origine. Elle était la fille aînée de Pierre Laurent, lingeur à Paris, rue Saint-Martin, mais natif de Chablis, dans le Valois. Il était venu habiter Paris après son mariage avec sa cousine Victoire Boucher, la fille de son oncle de Mortefontaine, chez lequel il était venu se réfugier à l'âge de 13 ans, à la suite d'une dispute avec son père.

Gérard n'a pas connu sa mère, qui mourut en Silésie à la suite de la Grande Armée, à laquelle appartenait son mari en qualité de médecin. Nous ne savons rien d'elle, sinon qu'elle se maria jeune et qu'elle « ressemblait à une gravure du temps », d'après Proudhon et Fragonard, qu'on appelait *La Modestie* (1). Mais parmi ses ascendants on trouve toute une série de mélancoliques et de taciturnes.

Quant à son père, si l'on en croit Gérard et les témoignages de ses contemporains, c'était un original, d'humeur sombre et incommode. Sa fuite de la maison paternelle à l'âge de 13 ans, ses notes militaires, qui le représentent comme peu subordonné, la misanthropie qui fut la règle de son existence à Paris, sont tout à fait compatibles avec l'indifférence qu'il montra à l'endroit du sort de son fils et de la froideur avec laquelle il accueillit la nouvelle de sa mort.

Ainsi, au point de vue des antécédents héréditaires, existent quelques tares nerveuses, si minimes soient-elles, aussi bien dans la lignée paternelle que maternelle.

Au point de vue de ses antécédents personnels, voici comment Barbier résume les dominantes de son éducation au cours de son enfance et de son adolescence :

« *Enfance.* — Il a été presque toujours livré à lui-même. Orphelin de très bonne heure, il n'a jamais connu les tendresses maternelles. A noter son intelligence précoce et son imagination éveillée. Il n'y a pas de maladie à signaler. Bonne santé habituelle.

---

(1) G. de Nerval, *La Bohème galante (Promenades et Souvenirs)*.

» *Adolescence*. — On remarque en lui une tendance à la mélancolie et à la solitude. Sa fréquentation habituelle d'un milieu féminin exalte sa sentimentalité précoce. Son amour platonique pour Sylvie. L'amour de l'inconnu et du merveilleux se développe en lui par ses causeries avec son oncle, par ses lectures, par les lettres de sa mère, dont on lui a souvent parlé.

» *Puberté*. — Circonstance qui augmente encore sa sensibilité. Lecture des poètes et vision d'Adrienne. »

Faut-il voir dans la tendance à la mélancolie et la solitude dont parle Barbier un état de dépression mélancolique qui serait, pendant son adolescence, la première manifestation de sa maladie? Il nous est bien difficile de répondre, car nous possédons peu de précisions sur cette période.

A 18 ans, il publie ses premiers vers, en 1826. Ce sont des satires politiques, qui marquent au moins une grande facilité puisqu'en un an il paraît trois actes en vers et trois volumes d'élégies. A ce moment, il est, en effet, un peu amer, et sa tristesse contraste singulièrement avec la gaieté de son condisciple et ami Théophile Gautier.

L'an 1828 voit l'édition chez Dupré de la *Traduction du Faust*, de *Goethe*, dont l'auteur allemand a pu dire : « Cette production est un véritable prodige de style. » A ce moment-là, Gérard est complètement transformé. Le romantisme a fait sa conquête. Il est un des chefs du mouvement lors de la bataille d'*Hernani*. Il écrit en 1829 un nombre considérable de poésies et une pièce d'après le roman de Victor Hugo, *Han d'Islande*.

Il est l'un des plus extravagants romantiques du Petit Cénacle, exhibe, à l'un des dîners de ce cercle une coupe faite d'un crâne, pour, comme Han d'Islande, boire l'eau des mers. Il écrit des manifestes.

« C'était un mélange d'activité, d'hésitation et de paresse, d'utopies bruyantes, d'aspirations philosophiques ou religieuses, d'enthousiasmes vagues mêlés de certains instincts de

renaissance, d'ennui des discordes passées, d'espairs incertains... » (1).

Est-ce là le fait d'une nouvelle phase de sa maladie et doit-on voir dans cette activité, ce besoin de briller, dans ses outrances de langue et d'actes, les manifestations de l'excitation hypomaniaque? Diagnostic difficile à trancher si l'on songe à l'atmosphère qui régnait au Petit Cénacle, à cette agitation contagieuse, à ce besoin de surenchère inhérent aux adolescents dès qu'ils sont plus de deux.

En tout cas, les années 1830, 1831 et 1832 sont aussi fécondes. Sa production est considérable et ce fait justifierait bien la définition que donne Esquirol de la manie : « ... une exaltation de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. »

En 1830, il présente à l'Odéon un drame en vers : *Villon l'escolier*, et publie dans des revues des articles, des vers et de nombreuses traductions d'œuvres allemandes.

En 1831, en plus de nombreuses poésies, il présente à l'Odéon *le Prince des sots* et *Tartufe chez Molière*. Puis il écrit *la Dame de Carouge* en collaboration avec Théophile Gautier et propose à Taylor, directeur du Théâtre Français, de jouer une tragédie en un acte, *Lara*.

En 1832, quelques vers et deux contes ne l'empêchent pas de travailler à *Jodelet*, trois actes en vers, à un drame moderne, et de préparer *la Reine de Saba*. Il séjourne quelque temps à la prison de Sainte-Pélagie, arrêté par erreur au cours d'une rafle.

Son activité, pendant ces années, n'est pas que littéraire. En 1829, il a été clerc chez un avoué. En 1830, il a commencé des études de médecine, qu'il semble avoir continuées pendant à peu près deux ans.

Cependant, en 1834, il est nommé administrateur provisoire de la succession de son grand-père maternel, mort le 19 janvier. Il s'acquitte de sa mission et se trouve, à l'automne de la même année, héritier d'une trentaine de mille

---

(1) G. de Nerval, *La Bohème galante*.

francs. Cette confiance n'indique-t-elle pas que son humeur a changé, que son apparence est plus sérieuse, plus calme, et n'y a-t-il pas au moins une coïncidence entre cette transformation et la rareté de sa production littéraire pendant ces deux dernières années?

La richesse inattendue qui vient de lui échoir va lui permettre de réaliser son rêve. En septembre 1834, il part pour l'Italie, cachant le but véritable de son voyage à son père. Il visite d'abord la Provence, puis atteint Florence le 13 octobre, après avoir vu Gênes et Livourne. Par Civita-Vecchia, il gagne Rome et enfin Naples, où il est le 4 novembre. Le 6, il est revenu à Marseille et il retourne à Paris par Nîmes et Agen.

Les lettres qu'il a écrites pendant ce voyage sont gaies et ne montrent guère qu'une excitation tout à fait normale chez un jeune homme qui voyage seul à l'étranger pour la première fois de sa vie. Tout au plus pourrait-on retenir le fait de descendre dans le meilleur hôtel de Marseille alors qu'il n'a plus un sou-vaillant et de vivre sur le crédit que lui vaut sa bonne mine jusqu'à l'arrivée de nouveaux subsides.

Gérard rentre à Paris au milieu de novembre 1834. Il choisit définitivement la carrière des lettres et le pseudonyme sous lequel il éditera ses œuvres : Gérard de Nerval.

L'hiver de 1834 à 1835 nous le montre complètement changé : « Le jeune homme à la mine effacée... va devenir un dandy... Il porte habit cambré à haute encolure, pantalons ajustés à sous-pieds, paille ou vert d'eau, gants clairs et bottes vernies. » Cependant, dit Houssaye : « Il ne fut jamais élégant des pieds à la tête; çà et là quelque négligence trahit le distrait dont le rêve reste quand même la principale affaire » (1).

D'autre part, le choix de son pseudonyme n'est pas quelconque. Gérard Labrunie se croit descendant d'un empereur romain, par sa mère, et plus tard il matérialisera ses idées de grandeur en fabriquant un arbre généalogique.

Dans quelle mesure ce besoin de paraître, cette manifes-

---

(1) A. Houssaye, préface à *Aurélia*.

tation ambitieuse du nom littéraire, sont-ils des signes pathologiques d'excitation? Il est difficile de le dire et, à ce compte, combien ne devraient-ils pas être ainsi rangés parmi les psychopathes?

En 1835, Gérard a 27 ans. Jusqu'ici, dans ses œuvres, on ne trouve nulle trace de préoccupations amoureuses. C'est cependant l'époque de la *Bohème galante*, l'époque où il habite impasse du Doyenné en compagnie de Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Camille Rogier, l'époque où il fonde le *Monde dramatique*, l'époque où il aime.

Le *Monde dramatique*, revue de théâtre, a probablement été créée à l'intention d'une seule personne, pour louer les charmes et toucher le cœur de Jenny Colon, pour servir de truchement à Gérard et lui permettre de déclarer son amour à l'actrice. Il meuble sa part d'habitation d'un lit à colonnes ayant appartenu à Marguerite de Valois. Dans ce lit, il ne couchera jamais. Il devait être inauguré par l'objet de sa flamme. Le *Monde dramatique* commence à paraître en 1835 avec une collaboration brillante choisie parmi les amis de Gérard. La fameuse fête « le Bal des Truands » du 28 novembre représente probablement la soirée d'inauguration.

Gérard est tout à son nouvel amour et son humeur en est toute changée. Le soir du bal, il ne prend pas part à l'allégresse générale, mais va rêver sous les arbres, au clair de lune. Mélancolie amoureuse ou dépression mélancolique?

En tout cas, cette année, il ne publie guère que quelques vers, parmi les plus charmants de son œuvre, d'ailleurs.

L'année 1836 le voit tout à ses amours. Il écrit, c'est normal, des rôles pour son idole, et c'est *la Reine de Saba*, dont Meyerbeer ne fit jamais la musique, puis *Corilla*.

Hélas! les affaires du *Monde dramatique* vont mal et Gérard est obligé de liquider. Il ne lui reste plus rien. Sa fortune n'a guère duré qu'un an, mais l'amour lui apporte des compensations : nous possédons dix-huit lettres d'amour. Sont-elles authentiquement des lettres ou l'ébauche d'un roman épistolaire? Quoi qu'il en soit, elles révèlent un sentiment in-

finiment délicat et timide, une rare aptitude à la souffrance et à la mélancolie.

La liaison de Gérard durera jusqu'à l'hiver de 1837.

Entre temps, la fortune envolée, Gérard et ses amis ont déménagé. Pour vivre, il est obligé d'assurer une collaboration régulière à divers journaux.

Au mois d'août 1836, il part avec Théophile Gautier en Belgique. Voici ce que dit de son attitude son compagnon de voyage : « Ce que j'ai vu de plus bouffon, c'est certainement lui; je vous dirai seulement qu'il ne jeta pas seulement une fois ses yeux sur le pays qu'il traversait et qu'il employa tout son temps à lire *la Nouvelle Héloïse* ou *la Fleur des exemples*, occupation on ne peut plus édifiante » (1).

Le voyage dure un mois environ. Gérard est atteint de fièvre, qui l'immobilise en Belgique, puis, au retour, à Presles, où on lui met les sangsues.

Au cours de son voyage, il a écrit *Piquille*, livret d'opéra-comique, en collaboration avec Alexandre Dumas, et dont Hippolyte Monpou doit composer la musique. La pièce, annoncée pour novembre 1836, ne fut représentée que l'année suivante, avec Jenny Colon elle-même.

C'est probablement à l'automne de 1836 que Gérard part une première fois pour l'Allemagne. Il en rapporte un drame, *Francesco Colonna*, et envoie des articles à la *Charte* de 1830.

*Piquillo* est représenté le 31 octobre 1837 et rapporte 6.000 francs. Mais la rupture avec Jenny Colon suit de près le succès. « Rien, dans la vie extérieure de Gérard, n'accusa d'abord ce que depuis il appela « l'émotion la plus navrante, » le coup le plus terrible frappé sur l'âme par le Destin. »

Si, au point de vue de son œuvre, cette année est à peu près blanche, 1838, au contraire, est remplie de travaux. Au mois de septembre, il part en Allemagne. Il retrouve à Francfort Alexandre Dumas. Leur séjour y dure un mois, et de leur

---

(1) Th. Gautier, *Lettre d'août 1836. Jules Marçan. Correspondance.*

collaboration naissent deux drames : l'*Alchimiste* et *Léo Buckart*. Les souvenirs de ce voyage seront plus tard réunis sous le titre *Lorelli*.

La lettre qu'il écrit à son père le 18 septembre paraît optimiste. Les deux amis ont à Francfort une agréable existence, mondaine à souhait. Gérard dépense beaucoup d'argent.

Il rentre à Paris dans les premiers jours d'octobre et le travail de l'hiver consistera à faire représenter les deux pièces rapportées d'Allemagne. *L'Alchimiste* sera joué à la Renaissance le 10 avril 1839, et *Léo Buckart*, après d'importantes modifications, le 16 avril au théâtre de la Porte Saint-Martin.

Dans le courant de la même année, il publie quelques nouvelles assez importantes et donne de nombreux articles aux journaux.

Au mois de novembre 1839, il repart pour l'Allemagne et l'Autriche, voyage dont la pensée lui était venue dès l'hiver précédent, lors de son séjour à Francfort. Il fait son entrée à Vienne vingt jours après son départ de Paris, après avoir visité la Suisse et l'Allemagne du Sud. Il passe l'hiver à Vienne, y mène une existence mondaine, bruyante, dont l'amour n'est pas complètement banni. *Les Amours de Vienne*, qui seront publiés en 1841, constituent le charmant journal de ce voyage. Les lettres qu'il envoie à son père et à ses amis reflètent une gaieté qui n'a jamais paru plus profonde ni plus complète. Cependant, l'une de ses aventures amoureuses, par la façon dont il la dénoue, ne laisse pas de révéler la bizarrerie de son humeur. Après avoir, par une lettre, convaincu de son amour Marie Pleyel, le lendemain il lui déclare qu'il s'est trompé sur son sentiment. Il ressent de son doute pour lui-même une grande tristesse, si grande qu'au cours d'une promenade nocturne, aux bords du Danube, il dit à Alexandre Weill : « Voyez, mon cher, combien ce lieu nous convie à sortir proprement de la vie. Le cœur vous en dit-il ? ».

Il quitte Vienne à la fin de janvier 1840. Il traverse à pied le Wurtemberg et le duché de Bade et atteint Strasbourg le 13 mars, sans le moindre sou.

Il rentre à Paris et va rester sédentaire quelques mois. Il supplée Théophile Gautier au feuilleton de *la Presse* et prépare l'édition du second *Faust*, dont il a probablement achevé la traduction à Vienne. La dépression mélancolique qui, à l'occasion de ce choc, succède à l'état normal ou à la légère exaltation qui a fait de lui un si brillant cavalier au cours de cet hiver ne serait-elle pas à l'origine de cette impulsion au suicide et de l'inactivité relative où il va rester à Paris pendant les quatre mois de l'été 1840?

A l'automne, il part pour la Belgique et visite Lille, Courtrai, Bruxelles, Malines et Anvers. La lettre qu'il envoie à son père, de cette dernière ville, le 22 octobre 1840 ne reflète qu'un certain ennui de la mauvaise saison. Mais celle du 17 novembre est plus mélancolique. Il travaille à une traduction de Henri Heine, mais « j'ai, dit-il, senti que l'air était lourd, ce qui rendait même mon travail assez pénible ». Il prépare d'autre part, un projet sur la contrefaçon des œuvres littéraires.

Le 15 décembre il est à Bruxelles pour assister aux représentations de *Piquillo*. Il retrouve Jenny Colon et en même temps Marie Pleyel. Le fait d'être remis en présence de celle qu'il a tant aimée ne semble pas l'affecter outre mesure. Au contraire, l'allégresse qui éclate dans une lettre à son père du 23 décembre 1840 montre la fin de la dépression de l'été.

Il rentre à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1841. Environ un mois après, ses actes deviennent assez extravagants pour qu'on l'enferme. A ce moment-là, Gérard a 33 ans.

Peut-on dire que pendant les dix années qui viennent de s'écouler il a présenté des signes certains d'aliénation mentale?

Sans doute avons-nous noté le rythme changeant de sa production littéraire, une certaine bizarrerie d'humeur, des manières d'être curieuses chez un homme de cet âge : la timidité amoureuse, le doute de soi. Mais il nous paraît difficile d'affirmer autre chose qu'une certaine instabilité du caractère présentant une périodicité assez peu nette.

Gérard sort de la maison de santé du docteur Blanche le 21 novembre 1841. Il entreprend une brève excursion aux bords de la mer. Sur l'emploi de son temps pendant l'hiver qui suit, voici ce que dit Jules Marsan : « Sur ce triste hiver de 1842, nous ne savons à peu près rien. Peut-être est-il allé dans le Valois au printemps. »

Quant à l'état d'esprit, Gérard le décrit ainsi, dans une lettre à son père, un an plus tard : « L'hiver dernier a été pour moi déplorable; l'abattement m'ôtait mes forces, l'ennui du peu que je faisais me gagnait de plus en plus et le sentiment de ne pouvoir exciter que la pitié à la suite de ma terrible maladie m'ôtait même le plaisir de la société. »

Impuissance au travail, misanthropie, abattement physique et moral, les principaux signes de la dépression mélancolique sont signalés ici. Ajoutons qu'il va, le jour de la Toussaint, voir la tombe de Jenny Colon, morte à Londres le 25 juillet 1842, et que cette année de 1842 est à peu près stérile, marquée seulement par la publication des *Chansons et légendes du Valois* et d'un article sur *les tentures de cuir doré et leur fabrication*.

A la fin de l'année, l'activité est revenue et il part pour l'Orient, en compagnie de M. de Fonfrède; Les deux voyageurs sont le 25 décembre à Lyon, et le 1<sup>er</sup> janvier à Marseille. Le voyage dure huit mois et comporte un séjour au Caire, du début de février au 2 mai, un séjour en Syrie, jusqu'au 25 juillet, et se termine par une halte de trois mois environ à Constantinople.

Si le *Voyage en Orient* est un journal ultra-fantaisiste, nous possédons par contre une dizaine de lettres adressées pendant cette période au docteur Labrunie.

Au Caire, Gérard paraît avoir mené une existence calme. Son carnet de dépenses, en particulier, est tenu régulièrement, ce qui est assez remarquable pour un bohème. Il a cependant acheté une jeune esclave javanaise et vit pendant quatre mois à la mode musulmane. Ses lettres reflètent un optimisme de bon aloi, mais on trouve sur son carnet bien des pages dont

Aristide Marie dit : « Condensées en lignes serrées, en caractères si menus qu'on ne peut les déchiffrer qu'à la loupe, ces notes décousues, sans lien apparent, semblent des bribes de souvenirs délirants dont il est impossible de suivre l'enchaînement. »

En Syrie, où il arrive après une traversée amusante sur un voilier grec, son humeur a déjà changé. S'il a amené son esclave jusqu'ici, il en est lassé. Il la met dans une pension française et tombe amoureux de la fille d'un cheick druse. Il s'en va après mille aventures vivre la vie indigène dans le Djebel. A ce moment, il est si exalté que son ami de Fonfrède juge bon de le ramener à Beyrouth. Son excitation est encore marquée de mysticisme. Il a voulu s'initier à la religion druse et a retrouvé au cours des études nécessaires toutes ses idées chères sur la migration des âmes : « Avons-nous le droit de voir en tout cela des folies ? Au fond, il n'y a pas une religion moderne qui ne présente des conceptions semblables. Disons plus, la religion moderne n'est qu'un syncrétisme de toutes les religions et de toutes les philosophies antérieures. » Il quitte la Syrie en proie à une fièvre locale.

Nous croyons pouvoir encore une fois affirmer le diagnostic d'excitation maniaque. Dans cet accès, nous retrouvons le goût des actes extraordinaires qui pousse Gérard à se costumer, à vivre selon les modes locales; nous retrouvons également les idées délirantes mystiques qui caractérisèrent la crise de 1844.

Gérard de Nerval arrive à Constantinople le 25 juillet. M. de Fonfrède va le quitter bientôt, mais il y rencontre Camille Rogier, l'un des quatre habitants de l'impasse du Doyenné.

A Constantinople, il adopte encore les modes musulmanes, et en particulier il jeûne les trente jours du Ramadan. Il paraît cependant plus calme et même légèrement désenchanté dans une lettre du 7 septembre adressée à Théophile Gautier. Au point de vue de son état physique, il y marque ceci : « Je suis fort engraisé et embelli au physique... »

Il quitte Constantinople au début de novembre et, après

de multiples escales, une quarantaine à Malte, un séjour à Naples, il arrive à Marseille vers le 20 décembre. Il est à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1844 et se met aussitôt au travail. Si 1843 fut une année peu féconde, 1844, par contre, le verra d'une activité formidable. Outre les deux feuilletons qu'il assume à *l'Artiste* et à la *Presse*, il donne des chroniques et des nouvelles à une bonne douzaine de revues. Il classe ses notes de voyage et prépare l'édition du *Voyage en Orient*.

Le 15 septembre, il fait en Belgique et en Hollande une courte excursion d'où il rapporte deux reportages. Entre temps, il s'est fixé au 36 de la rue de la Victoire. Il mène une existence relativement calme et travaille régulièrement. Il prend même à ce moment-là un brevet d'invention pour une machine à typographier : Le stéréographe.

Il fait au mois d'août 1845 un voyage à Londres. Il collabore à la préparation d'une édition de luxe du *Diable amoureux*, de Jacques Cazotte, pour laquelle il écrit une notice sur l'auteur. Il écrit une *Damnation de Faust* en vers, qui fut exécutée, sous la direction de Berlioz, à l'Opéra-Comique le 20 novembre 1846. Enfin, il commence la publication du *Voyage en Orient*.

Ainsi, si l'on peut voir dans cette belle ardeur au travail un reste de l'excitation maniaque qui marque son séjour à Beyrouth, sans doute doit-on attribuer à la dépression mélancolique le calme, puis le ralentissement de la production, puis la paresse qui surviennent en 1847 et 1848.

En 1847, en effet, il ne publie guère, outre les *Souvenirs d'Orient*, qu'un article. Il signe, le 10 décembre de cette année, un contrat pour un livre qu'il n'écrit jamais. L'indifférence qu'il marque dans une lettre du 19 mai 1848 à l'égard des modifications que veut apporter au livret des *Monténégrins* le directeur de l'Opéra-Comique n'est-elle pas aussi caractéristique de cette dépression?

Il vient à ce moment-là de faire la connaissance de Henri Heine et publie le 15 juillet, dans une revue, les traductions de quelques proses et poésies. Il écrit dans le courant de 1848

une pièce : *De Paris à Pékin*, qui est interdite dès la première représentation.

Au début de 1849, il est en mauvaise santé. Il souffre de lourdeurs de tête, doit interrompre la publication du *Marquis de Fayolles*, dans le *Temps*, et fait un court séjour chez le docteur Assandou.

Ainsi ces quatre dernières années sont marquées par une sédentarité et un calme relatifs.

Au contraire, à sa sortie de chez le docteur Assandou, il montre une certaine nervosité dans une lettre à Champfleury du 8 mai 1849. Il écrit, coup sur coup, le *Chariot d'enfant*, représenté à l'Opéra-Comique, le 13 mai 1850, et l'*Imagier de Harlem*, joué à la Porte-Saint-Martin le 27 décembre 1851.

En août 1850, il fait un voyage en Allemagne, au cours duquel il passe à Cologne et à Francfort. Il assiste, à Weimar, aux fêtes données en l'honneur de Goethe et de Wagner. Il fait, pendant l'automne de la même année un voyage en Valois pour se documenter sur les paysages de sa nouvelle : *l'Abbé de Bucquoy*.

Au printemps de 1851, il s'occupe de l'édition définitive du *Voyage en Orient*.

Depuis deux ans, il a recommencé sa vie errante, a déménagé trois ou quatre fois. A cette époque, il habite, 9, rue du Mail, une chambre dont le mobilier ne comporte qu'un lit et neuf sacs contenant des livres, « sa bibliothèque », dit-il. Dénué de tout, il est particulièrement généreux et veut donner toute sa bibliothèque à Busquet.

Il commençait à traduire *Misanthropie et Repentir*, de Kotzebue, à l'automne de 1851, quand il lui arrive l'accident qu'il raconte dans le huitième chapitre d'*Aurélia*. Nous avons analysé le reste de son existence précédemment.

En résumé, si avant son premier internement il est difficile d'établir la réalité de signes pathologiques nets, nous croyons pouvoir dire qu'entre 1841 et 1851, Gérard a vécu des alternatives de dépression et d'excitation. Chacune des périodes est d'une durée variable. Le passage d'un état à l'autre est

insensible ou brusque. Cependant, avec l'âge, la durée des périodes diminue, tandis que leur intensité augmente et que les transitions sont de plus en plus brutales. La continuité relative de la maladie, ainsi que ses caractères, confirment le diagnostic de psychose circulaire.

Apporterons-nous comme nouvelle preuve cette appréhension d'un contemporain de Gérard? « Tantôt il est le roi Salomon, tantôt il est sultan de Crimée, comte d'Abyssinie, duc d'Egypte, baron de Smyrne... Un autre jour, il se croit fou et il raconte comment il l'est devenu... Tantôt enfin c'est la mélancolie qui devient sa muse. »<sup>(1)</sup>. Ou mieux encore, ce sonnet adressé à la princesse de Solms :

Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet,  
Tour à tour amoureux, insouciant et tendre,  
Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre.  
Un jour il entendit, qu'à la porte, on sonnait.

C'était la mort! Alors il la pria d'attendre  
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet.  
Et puis sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre  
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux, à ce que dit l'histoire,  
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire.  
Il voulait tout savoir mais il n'a rien connu.

Et quand vint le moment où las de cette vie,  
Un soir d'hiver, enfin, l'âme lui fut ravie,  
Il s'en alla, disant : « Pourquoi suis-je venu? »

---

(1) Alexandre Dumas, article cité dans la préface des *Filles du Feu* par G. de Nerval.

### CHAPITRE III

---

Falret père, qui décrivit le premier, en France, la psychose circulaire, la définissait une alternative de manie et de mélancolie, chacun de ces accès, pris en lui-même, ne différant que par des nuances de la manie et de la mélancolie essentielles.

Les auteurs français continuèrent cette manière de voir, mais Krœpelin, vers 1900, apporta la conception toute nouvelle de la folie maniaque dépressive, conception basée non plus tellement sur l'allure clinique des accès que sur les signes psychologiques. Alors que, jusqu'ici, la manie et la mélancolie étaient considérées comme des syndromes cliniquement différents et présentant, pour ainsi dire, des signes opposés, il en fait deux manifestations d'un même état pathologique. Ce trouble des processus psychiques supérieurs, entraîne une manifestation plus apparente de l'automatisme mental et le sens dans lequel se fait cette manifestation décide de l'allure clinique de l'accès. La manie, que l'on avait crue jusqu'ici une activité exagérée des fonctions intellectuelles et motrices, devient une exagération réelle ou simplement apparente de l'automatisme mental. Ainsi, puisque la manie et la mélancolie ne sont que des manifestations nuancées d'un même fond mental, Krœpelin a pu décrire des signes généraux traduisant la paralysie psychique, signe de l'ordre psychologique qui persiste pendant toute l'évolution de la maladie.

De plus Krœpelin détruisait l'autonomie nosologique de la manie et de la mélancolie essentielles. Tout au plus, laissait-il subsister une mélancolie d'involution sénile, ne reconnaissant pas la folie maniaque dépressive comme étiologie.

Pour compléter ce court résumé de la conception allemande, nous dirons que Krœpelin considérait que l'automatisme mental se manifestait par trois ordres de symptômes. La manie était caractérisée par la fuite des idées, la gaité de l'humeur et l'exagération des mouvements volontaires. Au contraire, la mélancolie comportait l'arrêt des représentations, l'humeur triste et l'inertie motrice. La combinaison de l'un des signes d'une série avec les deux autres de la seconde, ou réciproquement, donne ce qu'il appelait un état mixte.

Sans entrer dans les discussions que souleva la conception de Krœpelin, nous allons voir si Gérard de Nerval présentait des signes de la folie maniaque dépressive. L'intérêt de cette tentative réside en ce que Krœpelin a décrit des signes généraux, que ces signes sont des signes psychologiques et que, dans le cas qui nous occupe, nous possédons l'œuvre de l'écrivain, source certaine de tests de cette nature.

Au point de vue des troubles des facultés psychiques supérieures, nous examinerons successivement les troubles des perceptions, de la conscience, de l'idéation, de l'affectivité, de l'activité. Au contraire des signes cliniques, ces troubles ne sont pas fonction du temps. Aussi doit-on en trouver la trace, plus ou moins marquée il est vrai, dans toute l'œuvre de Gérard de Nerval, au moins après qu'il eut dépassé 25 ans.

La perception exacte des impressions intérieures paraît exiger, dit Antheaume, en dehors du fonctionnement intégral des appareils sensoriels, une série d'associations d'idées, grâce auxquelles les perceptions sont reconnues, comparées et précisées.

Or, à mesure que Gérard de Nerval avance dans la vie, il est évident que ses perceptions prennent de moins en moins d'importance pour lui. Si, au début, il n'est qu'un reporter, ses relations de voyages révèlent de plus en plus l'impression du « déjà vu », ce qui est « le résultat d'une dissociation psychique dans laquelle la perception ne contrôle plus l'émotion ».

A la fin de sa vie, le monde réel lui est devenu complètement indifférent. C'est en pensant à lui que Ribot a écrit : « Il avait eu, de très bonne heure, la conviction que la foule se trompe, que l'univers matériel, auquel elle a foi parce que ses yeux le voient, et que ses mains le touchent, n'est que fantômes et apparences. Pour lui, le monde invisible était le seul qui ne fût pas chimérique. »

La faiblesse croissante des perceptions explique la part de plus en plus grande que prend l'imagination dans sa vie, si bien qu'il peut écrire de lui-même dans les *Nuits d'octobre* : « Vous l'auriez aperçu vingt fois, vous êtes son ami et il ne vous reconnaît pas. Il marche dans un rêve comme les dieux de l'*Illiade* marchaient parfois dans les nuages; seulement c'est le contraire, vous le voyez et il ne vous voit pas. »

Si les perceptions extérieures sont moins fortes que les émotions et l'imagination, de même les perceptions intérieures, c'est-à-dire celles qui naissent du jeu de nos organes, ne suffisent pas à doubler la continuité de son rêve. Il a nettement présenté l'inexcitabilité aux variations de température, en particulier. C'est ainsi qu'il se promène sans pardessus pendant l'hiver particulièrement rigoureux de 1854-1855.

De l'insuffisance des perceptions naissent les illusions. Nous avons vu que les accès de Gérard avaient été particulièrement marqués par des illusions visuelles et que, pendant ces accès, il vivait dans un monde complètement imaginaire, dont Aurélia constitue la description la plus précise et la plus étrange.

De même, au cours de ces accès, les troubles de la conscience étaient des plus nets : désorientation dans l'espace et le temps, étaient la règle pendant le paroxysme, et ne disparaissaient ensuite que très lentement.

Au point de vue des troubles de l'idéation nous examinerons successivement ceux de l'attention, de l'association des idées, de la mémoire et du jugement.

Si l'attention spontanée est exaltée dans la manie, l'attention volontaire est toujours affaiblie. C'est bien le cas de notre malade. Chez lui, le trouble de la perception va depuis la sim-

ple mobilité de l'attention jusqu'à l'absence complète, constituant la stupeur mélancolique ou la manie aiguë.

Quant à la mobilité de l'attention, nous ne pouvions trouver mieux que ce passage de Jules Janin : « Il se passionnait pour les livres d'autrui plus que pour ses propres livres; quoi qu'il fût, il était toujours prêt à vous suivre. « Tu as une fan-taisie, je vais me promener avec elle, bras-dessus, bras-dessous, pendant que du resteras à la maison pour te réjouir »; et quand il avait bien promené votre pensée çà et là dans les sentiers que lui seul connaissait, au bout de huit jours, il vous la ramenait reposée... Ceci fait, il revenait tranquillement à sa propre fantaisie, qu'il avait abandonnée sans trop de façon, sur le bord du chemin. »

Au contraire, les troubles de l'association des idées sont moins marqués. « A l'état normal, dit Krœpelin, nos conceptions visent toujours un but donné et suivent une direction bien définie. Dans le cas actuel éclatent, au contraire, une foule d'idées accessoires évanouies aussitôt que nées chez l'homme sain; elles naissent de mille manières, puisqu'il suffit d'un bruit, d'une tournure de phrase pour les éveiller et leur donner une importance telle qu'elles s'emparent, pour un instant, du cerveau du patient tout entier. » Si le manque d'idées directrices n'est pas tellement apparent dans l'ensemble de l'œuvre de Gérard, au moins devons-nous retenir la difficulté qu'il eut à se livrer à un travail régulier, surtout à la fin de sa vie.

Sur sa méthode de travail, voilà ce que dit Arvède Barine :

« Il travaillait en marchant, dans la rue si le temps était beau, dans les passages aux jours de pluie, ne s'arrêtant que pour tirer de ses grandes poches des carnets et des bouts de papier où il notait ce qui lui passait par la tête, tantôt sur une table, au cabaret, tantôt dans le creux de la main, au crayon... Etrange fouillis d'idées parfois plus étranges encore, jetées confusément sur le papier dans tous les sens, et mêlant les systèmes du monde aux notes d'auberges, les réflexions de

M. Labrunie père aux mots d'esprit à placer, un jour ou l'autre, dans un artricle ou une pièce de théâtre. » . On ne peut mieux décrire le phénomène de la « fuite des idées », résultat de la prépondérance de l'automatisme mental, lorsque la faculté d'associer des idées, plus ou moins inhibée, ne le contrôle plus.

Au contraire et comme c'est la règle, la mémoire de Gérard de Nerval était remarquable. Non seulement elle apparaît dans la rédaction de ses souvenirs autobiographiques, mais encore l'exerçait-il à retenir une foule de bizarreries historiques et littéraires : « Il apprenait avec étonnement que vous n'aviez jamais lu *Origène*, ni *Appolonius* de Tyanes; que vous n'étiez pas en état de faire la distinction d'Hillel l'Ancien et d'Hillel le Saint, que vous ignoriez jusqu'au nom de Asclépiodote ou de Wigbode. Les formules suivantes ne tarissaient pas dans sa bouche : « Vous avez lu dans *Maimonides*... vous vous rappelez ce passage de *Bahbouti*... Il faut jamais n'avoir lu les *Préadamites* de Lapeyrère... »

Enfin, Aurélia, n'est-ce pas l'application même de ce que dit Antheaume : l'accès passé, on n'observe pas d'amnésie ni pour les phases de la vie antérieures à la maladie, ni pour celles de l'accès lui-même. Gérard a observé lui-même ce phénomène, puisqu'il y écrit : « Malgré l'épanchement du songe dans la vie réelle, jamais le raisonnement ne manqua de logique, jamais la mémoire ne perdit les plus légers détails de ce qui m'arrivait. »

Ces lignes pourraient prouver que son jugement a été assez peu troublé. En fait, les nombreux actes extravagants dont il se rendit l'auteur, tel que promener un homard en laisse au Palais-Royal, les illusions, les idées obsédantes et en particulier l'obsession amoureuse traduisent bien les troubles de cette faculté.

Les sentiments affectifs sont de deux sortes : les uns instinctifs et inférieurs se rapportent en dernière analyse à la conservation de l'espèce; les autres sont le fruit d'une culture élevée et appartiennent au domaine des facultés supérieures.

Il semble bien que l'affectivité inférieure chez Gérard fut assez peu développée, aussi bien quant à l'instinct de conservation que quant à l'instinct sexuel. De même qu'il dédaigna la lutte pour la vie, qu'il eut à diverses époques des impulsions au suicide, de même ne fait-il jamais allusion à l'amour physique dans son œuvre.

Ses passions ont surtout été platoniques, et s'il ne fut pas toujours un chaste, chacune de ses expériences amoureuses le laissa plus dégoûté et plus bas. C'est ainsi qu'il fut tenté par la mort après avoir passé la nuit près d'une femme de petite vertu, à Naples, en 1844.

Parmi les facultés affectives supérieures, on peut distinguer les sentiments égoïstes et les sentiments altruistes. S'il montra à plusieurs reprises des idées de grandeur, s'il crut devoir signer ses œuvres « Gérard de Nerval », il n'en est pas moins vrai que, jeune homme, il fut particulièrement timide et effacé, et que plus tard il ne montra guère d'ambition. Aussi bien l'absence du moindre amour-propre, du moindre orgueil, faisait qu'on l'appelait le « bon Gérard ».

Au point de vue des sentiments altruistes, il semble bien qu'il n'ait pas eu le sentiment de la famille très développé. La crainte d'avoir à lutter pour vivre le retint près de son père jusqu'à 26 ans. Il le quitta lorsque l'héritage de son grand-père lui eut assuré l'indépendance matérielle. Il resta cependant en bonnes relations avec lui et ne cessa de lui écrire de longues lettres au cours de ses voyages, plutôt respectueuses qu'affectueuses.

Il eut beaucoup de camarades, mais il semble bien qu'il n'eût pas un ami. Ceux-là lui portaient une grande amitié et ne manquèrent jamais de l'aider lorsqu'il en eût besoin. Mais il était beaucoup trop replié sur lui-même pour admettre quelqu'un dans son intimité et l'ignorance de son caractère dans laquelle se trouvait Théophile Gauthier est bien étrange, de la part d'un compagnon de son adolescence et de sa jeunesse.

Cependant, il était bon, d'une bonté générale qui s'appliquait à n'importe quel objet. Jusqu'à quel point n'était-ce pas

une sorte d'indifférence qui fait que personne n'intéresse assez pour mériter qu'on lui fasse mal, et qui faisait place de temps en temps à des crises d'altruisme se traduisant par un déluge de cadeaux bizarres ou d'offres bienveillantes.

Faut-il voir dans l'idéal qu'il poursuivait à travers les femmes une manifestation de sa conception mystique de la migration des âmes et par conséquent ne doit-on pas qualifier son amour d'idée délirante plutôt que de sentiment altruiste?

Les troubles de l'activité intellectuelle sont évidents : curiosité universelle et désordonnée s'appliquant aussi bien aux objets extérieurs qu'à lui-même et se traduisant dans son œuvre par des récits de voyages d'une part, et, d'autre part, par cet essai d'introspection qu'est Aurélia; étrangeté des objets de cette activité qui le fait écrire les *Biographies d'illuminés célèbres*; obscurité de la plupart de ses poésies qui n'en sont pas moins belles par la pureté de la forme. On trouve, au cours de la lecture de son œuvre, bien des preuves de son déséquilibre cérébral.

Ainsi le tableau des signes psychiques de la folie maniaque dépressive serait à peu près complet s'il existait des troubles de la cénesthésie se traduisant par des changements d'humeur. Or, Gérard de Nerval fut d'une remarquable douceur et ce n'est que lors du troisième internement qu'il fut irritable et malveillant, tellement que le docteur Blanche a pu porter le diagnostic de « folie furieuse ».

Quelle que soit la valeur des conceptions de Krœpelin, il est incontestable que l'investigation psychologique que comporte sa méthode donne ici des résultats conformes aux conclusions de l'examen clinique. Psychose circulaire ou folie maniaque dépressive? Qu'importe le nom, puisque les conclusions coïncident.

---



## CONCLUSIONS

---

I. — *Aurelia* ou *le Rêve et la Vie* est une auto-observation de la maladie de Gérard de Nerval dans laquelle il décrit ses idées délirantes et ses illusions visuelles.

II. — Les preuves tirées des témoignages contemporains d'une part, le caractère des idées délirantes décrites dans *Aurelia* d'autre part, permettent de faire le diagnostic fermé d'accès de manie aiguë, d'excitation maniaque, de dépression mélancolique et de mélancolie anxieuse dans les périodes de la vie de Gérard auxquelles se rapporte ce livre.

L'alternance et la continuité de ces accès entraînent le diagnostic complémentaire de psychose circulaire.

III. — Gérard de Nerval s'est suicidé au moment d'un retour d'accès de dépression mélancolique.

IV. — Le diagnostic de psychose circulaire est confirmé chez lui par :

a) l'étude des antécédents héréditaires qui montre des tares psychopathiques minimes, mais certaines, aussi bien du côté paternel que du côté maternel;

b) l'étude des antécédents personnels;

c) l'existence tout au long de sa vie de périodes d'excitation ou de dépression, plus ou moins nettes, se succédant suivant

un rythme variable, mais de plus en plus rapidement et avec plus d'intensité avec les progrès de l'âge;

d) les rapports entre le rythme de la production littéraire et celui de la maladie, les périodes d'excitation étant fécondes et les périodes de dépression stériles.

VU : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :

*Le Président*

J. ABADIE.

VU, ET BON A IMPRIMER :

Bordeaux, le 16 décembre 1930.

*Le Recteur de l'Académie,*

F. DUMAS.

## BIBLIOGRAPHIE

---

- ARVÈDE BARRINE. — Les Névrosés, Paris.
- BARBIER. — Etude médico-psychologique sur Gérard de Nerval.  
Thèse de Lyon, 1907.
- BELL (Georges). — Etudes contemporaines : Gérard de Nerval.  
Paris, Plon, 1855.
- BIZET (René). — La double vie de Gérard de Nerval. Plon, 1928.
- BRUYB (José). — Gérard de Nerval ou le Fol délicieux. La Renaissance du livre, Paris, 1927.
- CAMP (Maxime du). — Souvenirs littéraires. T. I et II, Hachette, 1892.
- CARTIER (Julia). — Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne. Thèse de lettres, Genève, 1904.
- CLOUARD (Henri). — La Bohème galante. *Nouvelles littéraires* du 29 décembre 1928.
- L'aventure amoureuse de Gérard de Nerval. Les *Nouvelles littéraires* du 26 janvier 1929.
- Préface au voyage en Orient. Edition du Divan, Paris, 1927.
- CHAMPFLEURY. — Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui. Paris, 1861.
- DCMAS (Alexandre). — Article cité par Gérard de Nerval dans la préface des « Filles du Feu ». Paris, 1926.
- FRICHET (Henri). — Préface aux « Illuminés ». Edition Delpuech, Paris, 1926.
- GAUTIER (Théophile). — Histoire du romantisme. Paris, 1884.
- GAUTHIER-FERRIÈRES. — Gérard de Nerval, la vie et l'œuvre. Paris, 1906.

- HOUSSAYE (Arsène). — Préface à « Aurélia », édition de 1835.
- JANIN (Jules). — Article cité par Gérard de Nerval dans la préface à « Lorelei ». Paris, 1880.
- MARIE (Aristide). — Gérard de Nerval. Le Poète. L'Homme. Hachette, 1914.
- MARSAN (Jules). — Correspondance (1830-1855). Avec une introduction et des notes. Editions du *Mercur de France*, Paris, 1911.
- NERVAL (Gérard de). — Souvenirs d'Allemagne. La Bohème galante. Promenades et souvenirs. Paris, Michel Lévy, 1860.
- Les Illuminés. André Delpeuch, Paris, 1926.
- Aurélia ou le Rêve et la vie. Les Filles du feu. Paris, Calmann-Lévy, 1926.
- SAINT-VICTOR (Paul). — Notice en tête de la Bohème galante. Paris, 1860.



